Germanica

43 | 2008
Modes intellectuelles et capitales mitteleuropéennes autour de 1900 : échanges et transferts

Vienne la « scientifique » à la fin du XIX^e siècle

Das wissenschaftliche Wien am Ende des XIX. Jahrhunderts

Isabelle Percebois

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/germanica/557
DOI : 10.4000/germanica.557
ISSN : 2107-0784

Éditeur
Université de Lille

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 75-84
ISBN : 978-2-913857-22-6
ISSN : 0984-2632

Référence électronique
Isabelle Percebois, « Vienne la « scientifique » à la fin du XIX^e siècle », *Germanica* [En ligne], 43 | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 06 octobre 2020. URL : http://journals.openedition.org/germanica/557 ; DOI : https://doi.org/10.4000/germanica.557

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Vienne la « scientifique » à la fin du XIXe siècle

Das wissenschaftliche Wien am Ende des XIX. Jahrhunderts

Isabelle Percebois

1 Si en 1815, après la défaite napoléonienne, Vienne fait figure de capitale de l'Europe, à la fin du XIXe siècle, sa situation a bien changé : les défaites militaires et un certain immobilisme social ont conduit à ce déclin progressif. Désormais, la ville impériale des Habsbourg doit subir la concurrence d'autres capitales et apparaît en « voie de provincialisation », comme le note Michael Pollak dans *Vienne 1900*[1]. En effet, Vienne, qui était connue pour son rayonnement artistique, et notamment, la qualité de ses musiciens, assiste peu à peu au sacre de Paris comme capitale européenne des arts et de la culture. Et les transformations apportées par le baron Haussmann au paysage parisien donnent à la ville l'aspect d'une capitale résolument moderne. De même, Berlin connaît un formidable essor lié à l'ascension de la Prusse depuis la victoire de Sadowa (le 3 juillet 1866) et tend à surpasser la puissance autrichienne. Enfin, à l'intérieur même des frontières de l'Empire, Vienne assiste à la fin de son hégémonie car Budapest devient un deuxième centre de pouvoir dans le nouvel empire austro-hongrois. Ainsi, dans les domaines artistique, économique et politique, Vienne n'est plus *la* capitale européenne ; mais il est un domaine dans lequel cette ville reste une référence internationale : celui des sciences et de la médecine.

2 En effet, les savants viennois brillent alors dans des domaines aussi variés que les sciences de l'industrie, la physiologie, l'histoire ou encore la médecine, que nous allons approfondir dans cette étude ; car ce sont les avancées médicales qui contribuent à faire de Vienne une véritable « capitale des sciences » à l'époque, ce qui attire dans l'Empire des écrivains de renom. Mais à cette image prestigieuse s'ajoute l'image plus inquiétante d'une ville où la mort est omniprésente, depuis les cimetières jusqu'aux salles de dissection, et où l'homme ne cesse d'explorer les frontières de la vie ; et c'est cette image qui va inspirer les écrivains fantastiques du siècle.

I. Vienne et les écrivains médecins

3 À la fin du XIX[e] siècle, Vienne peut, très justement, porter le titre de « Mecque de la médecine » – selon l'expression de Rudolf Virschow[2] – car la faculté de médecine est une institution puissante et de renommée internationale depuis le XVIII[e]siècle. Créée par Gérard van Swieten (1700-1772), qui fut le médecin personnel de l'impératrice Marie-Thérèse, elle attire les cerveaux et les spécialistes venus de tout l'Empire autro-hongrois et même d'au-delà, et brille dans les domaines de l'ophtalmologie, de la laryngologie, mais surtout de l'anatomie ; c'est cette discipline en progrès constant qui a fait sa réputation au fil des décennies. Ainsi, quand nombre d'artistes vont chercher à Paris un nouvel élan créatif, Vienne attire tout d'abord les scientifiques européens et ceux que l'on pourrait nommer les « écrivains médecins », à la fois hommes de lettres et de science, à l'image de Conan Doyle qui y séjourne un hiver en 1891. Car si cet homme est connu pour être le créateur du détective Sherlock Holmes, il est avant tout un médecin dans la plus pure tradition britannique, et a dû mener de front, pendant des années, l'écriture et l'exercice de la médecine avant de pouvoir vivre de sa plume. Lorsqu'il entreprend son voyage à Vienne, l'auteur est encore un jeune médecin de Southsea qui cherche à approfondir ses connaissances et à se spécialiser dans l'ophtalmologie sur les conseils de ses pairs ; mais Vienne représente bien plus pour l'écrivain qu'est déjà Arthur Conan Doyle.

4 En effet, cette capitale médicale est celle qui a formé le célèbre et scandaleux Franz Anton Mesmer, le père du magnétisme animal dont les travaux connaissent depuis le début du siècle une grande vogue en France et dans toute l'Europe occidentale. Même si l'université de Vienne voit d'un mauvais œil la publicité offerte par les expériences scientifiques ou pseudo-scientifiques de ce personnage souvent critiqué, il est incontestable que Mesmer participe à la renommée de la ville. Comme le souligne Jean Thuillier dans son ouvrage consacré au mesmérisme, c'est auréolé du titre de « docteur en médecine de la fameuse Faculté de Vienne »[3] que Mesmer parvient à se faire un nom à Paris ; et c'est la fascination de Conan Doyle pour ces travaux et recherches qui le pousse également à entreprendre le voyage vers Vienne. Dès avant 1891, l'on retrouve l'influence du mesmérisme dans les écrits du jeune docteur, et notamment dans « Le manoir hanté de Goresthorpe », une nouvelle d'inspiration gothique, comme l'indique le titre même de l'œuvre et le choix traditionnel du manoir comme cadre d'un récit étrange ou fantastique. En effet, cette nouvelle, contenue dans le recueil intitulé *Autres mystères et aventures,* évoque la pratique de l'hypnose et rappelle les expériences publiques menées par Mesmer dans les salons parisiens. Mais ces références au mesmérisme vont devenir toujours plus nombreuses à la suite du voyage de Conan Doyle et de ses quelques mois passés à Vienne.

5 À l'hiver 1891, ce dernier se rend donc dans la capitale impériale des Habsbourg, et ce, davantage pour découvrir cette ville où se mêlent science et mystère que pour améliorer sa pratique médicale ; il reconnaît lui-même, dans son autobiographie intitulée *Ma vie aventureuse*, le peu d'utilité des cours d'ophtalmologie qu'il suit alors, du fait de ses difficultés en allemand[4]. Néanmoins, il retrouve dans la médecine viennoise les techniques qui l'ont fasciné à l'université d'Edimbourg, lors de sa formation. Car dans cette médecine, c'est le diagnostic qui prime sur la thérapie et la guérison du patient, au point que l'on a pu parler à l'époque de « nihilisme thérapeutique »[5], comme le souligne l'historien Jean-Paul Bled. L'analyse des symptômes ou des « preuves » de

maladies inspire donc Conan Doyle qui retrouve chez les médecins viennois les extraordinaires facultés de déduction qu'il avait découvertes auprès de Joseph Bell, son professeur d'anatomie à Edimbourg. Le personnage de Sherlock Holmes, créé quelques années auparavant sur le modèle de ce professeur, s'enrichit ainsi de ces découvertes et de ces voyages, et ce n'est pas un hasard si l'une des aventures du plus célèbre détective britannique se déroule, par la suite, dans une province de l'Empire austro-hongrois ; en effet, en juillet 1891, quelques mois à peine après son séjour à Vienne, Conan Doyle publie « Un scandale en Bohême »[6] qui constitue la première des *Aventures* de Sherlock Holmes.

6 Mais la ville de Vienne va également laisser une empreinte durable dans l'écriture de celui que l'on nommera plus tard « sir » Arthur Conan Doyle. Elle réapparaît notamment dans les « Contes et récits de la vie médicale » que l'auteur regroupe dans un recueil intitulé *Sous la lampe rouge*[7], en référence à l'enseigne des médecins généralistes de l'Angleterre du XIX^e^ siècle. En outre, ce recueil, longtemps oublié parmi les œuvres de l'écrivain a bénéficié récemment, en 2005, d'une réédition très intéressante chez Actes Sud, enrichie des commentaires du chirurgien Dominique Sassoon. Par deux fois, dans « L'épouse du physiologiste » puis dans « Les docteurs de Hoyland », deux des nouvelles du recueil, l'écrivain fait allusion à Vienne comme à un argument d'autorité : « Sa carrière avait été brillante. À Edimbourg, à Cambridge et à Vienne, il avait posé les fondements de sa réputation considérable, tant en physiologie qu'en zoologie »[8]. Conan Doyle s'appuie ici sur la renommée internationale de la ville, et cite à dessein la physiologie, reconnue comme l'une des spécialités viennoises. L'on peut noter, par ailleurs, que dans cet extrait de « L'épouse du physiologiste » qui narre la vie du professeur Ainslie Grey et son mariage avec une femme à l'identité mystérieuse, l'auteur évoque son propre parcours de médecin, et les villes qui ont marqué son existence, depuis Edimbourg jusqu'à Vienne, où son choix pour les lettres plutôt que pour la science semble s'être décidé.

7 Ainsi, dans la réalité comme dans la fiction, Vienne demeure ce pôle scientifique de renommée internationale, cette « Mecque de la médecine » qui semble incontournable dans l'apprentissage du métier de médecin. Cette ville ne pouvait donc qu'apparaître dans le recueil *Sous la lampe rouge* qui, avec les *Lettres de Stark Munro* publiées entre 1881 et 1883, constituent les seuls textes portant sur l'exercice de la médecine écrits par Conan Doyle.

8 Les œuvres des « écrivains médecins » tels que Conan Doyle vont donc entretenir le prestige de la ville de Vienne par-delà les frontières ; et comment citer cette ville sans évoquer le nom de Sigmund Freud qui y est associé. Toutefois, il est vrai que l'image de Vienne dans les écrits freudiens a déjà été largement analysée par le passé, et il semble plus intéressant de se tourner dans notre étude vers des auteurs de la *Wiener moderne* (Modernité viennoise) comme Arthur Schnitzler. Dans ses œuvres, ce dernier n'hésite pas à altérer l'image prestigieuse de Vienne et à critiquer les méthodes médicales qui fascinent les étrangers et les voyageurs. De plus, n'oublions pas que ce grand auteur viennois est, lui aussi, un « écrivain médecin » ; formé à l'illustre faculté de Médecine de Vienne, il délaissera peu à peu la science pour l'écriture, comme le précise son autobiographie intitulée *Jugend in Wien. Eine Autobiographie* (*Une jeunesse viennoise, 1862-1889)* : « Cependant les qualités innées du médecin qui, indubitablement, existaient également en moi, ne se développèrent que plus tard et [...] d'autant plus nettement que je me sentais davantage soustrait aux devoirs et aux responsabilités de l'exercice de

la médecine »[9]. Son parcours est donc très semblable à celui de Conan Doyle dont il est contemporain, mais quand l'un s'illustre dans les romans policiers et les nouvelles fantastiques, l'autre bâtit essentiellement son œuvre au théâtre, dans un registre souvent plus satirique.

9 Dans l'une de ses pièces intitulée *Professor Bernhardi (Le Professeur Bernhardi)*, Schnitzler utilise son expérience personnelle pour dresser le portrait des médecins viennois. Cette pièce paraît en 1912, et marque un tournant important dans la vie de l'auteur qui abandonne alors son poste à l'hôpital, mais elle trouve sa source à la fin du XIXe siècle. En effet, Schnitzler s'inspire clairement dans cette œuvre de ses années d'étudiant puis de docteur en médecine (titre qu'il obtient en 1885) dans la cité viennoise, et c'est pourquoi nous abordons cet auteur dans notre étude. Certes, *Le Professeur Bernhardi* s'affirme avant tout comme une pièce satirique dénonçant l'emprise de la religion sur la société et l'antisémitisme qui se développe à Vienne et dans l'Empire dès la fin du XIXesiècle, mais elle décrit également sans complaisance les pratiques médicales de l'époque. Elle met en scène le professeur Bernhardi, un médecin de confession juive dont le personnage est inspiré du propre père d'Arthur Schnitzler qui était directeur de clinique. Ce professeur est jugé et emprisonné pour avoir empêché un prêtre d'apporter l'extrême onction à une patiente mourante dont il voulait préserver les derniers instants de bonheur sur terre. L'on comprend, dès lors, que cette pièce ait pu être censurée et qu'on ait pu l'analyser comme une transposition de l'affaire Dreyfus au théâtre. Mais derrière cette intrigue et cette critique de l'antisémitisme, il est intéressant d'étudier le microcosme viennois que représente la clinique du professeur Bernhardi. En effet, les nombreux personnages qui prennent place dans ce décor incarnent les spécialités médicales qui ont fait le renom de la faculté de Vienne ; mais à travers leurs luttes intestines pour la gloire scientifique et le pouvoir, Schnitzler dresse un portrait peu flatteur de la médecine viennoise aux alentours de 1900. L'on peut citer, notamment, l'une de ces querelles de médecins dans laquelle le professeur Adler, agrégé d'anatomopathologie, critique son collègue, le professeur Pflugfelder : « ADLER (douceâtre). Comme vous êtes sévère avec moi, mon cher Pflugfelder. Votre force, c'est le diagnostic, pas la thérapie, voilà ce que j'ai voulu dire ADLER »[10]. L'on retrouve dans les mots du docteur Adler une critique du « nihilisme thérapeutique » que nous évoquions, et qui caractérise la médecine viennoise. Bien évidemment, c'est la verve satirique de Schnitzler qui transparaît dans cette réplique où la sonorité même du nom du docteur se veut burlesque ; car bien loin d'évoquer le monde médical, l'étymologie du nom « Pflugfelder » se veut plus triviale et nous renvoie au laboureur[11].

10 Ainsi, non content de dénoncer l'antisémitisme de son époque, l'auteur stigmatise également dans *Le Professeur Bernhardi* une médecine viennoise si scientifique qu'elle en est déshumanisée, une médecine qui fait passer le savoir avant la guérison du malade, et qui va inspirer la littérature fantastique.

II. Vienne dans la littérature fantastique

11 Si Vienne a inspiré les « écrivains médecins », la ville a également influencé les auteurs de littérature fantastique de la fin du XIXe siècle, qui y ont découvert une vision de la mort tout à fait singulière. Dans la faculté de Médecine comme dans l'ensemble de la cité viennoise, c'est l'anatomie qui demeure la discipline maîtresse, et il se pratique chaque année des milliers de dissections dans les théâtres universitaires des grands

chirurgiens tels que Theodor Billroth ou Carl von Rokitansky, comme dans les salles privées disséminées dans la ville. La mort est donc omniprésente à Vienne, et William M. Johnston souligne même une vision « baroque » de cette mort qui serait une forme d'« accomplissement de la vie »[12] pour les Autrichiens. Ainsi, Vienne n'apparaît pas seulement comme un pôle scientifique de la *Mitteleuropa*, mais comme une ville où les médecins explorent chaque jour les frontières de la vie. L'on comprend aisément, dès lors, que les écrivains fantastiques aient pu trouver dans cette ville une source d'inspiration, tant il est vrai que la mort est un thème central de cette littérature. Afin d'approfondir cet aspect macabre de la capitale impériale, nous pouvons analyser plus précisément une nouvelle de Ksaver Šandor Gjalski intitulée *Le Rêve du docteur Misič*. Le choix de cet auteur yougoslave dans notre étude n'est pas innocent dans la mesure où il est né, en 1854, dans une région du monde qui n'était alors qu'une simple province de l'Empire austro-hongrois. De plus, l'on sait qu'il a vécu un temps à Vienne, durant ses études de droit.

12 Dans *Le Rêve du docteur Misič*, le héros éponyme est un jeune médecin célibataire qui s'installe dans un manoir abandonné et redouté des villageois des environs ; en homme de science, le docteur Misič rejette leurs croyances et leurs superstitions, mais son existence et son sommeil sont peu à peu perturbés par des cauchemars d'un réalisme incroyable qui lui font progressivement perdre le sens même de la réalité. Dans ses rêves, le personnage voit apparaître une belle jeune femme qui semble morte mais qui répond pourtant à ses baisers. Elle hante ses nuits et en vient même à troubler ses jours puisqu'elle réapparaît à la fin de la nouvelle, morte, sur la table d'autopsie du malheureux docteur, fou d'amour et de désespoir. Au début du récit, lors de ses premiers « rêves », le médecin veut croire à un dérèglement des nerfs ou à une faiblesse du corps, mais il ne peut que constater l'inquiétante étrangeté de ses cauchemars; et c'est dans ces premières visions que la ville de Vienne va apparaître, comme surgie des souvenirs du docteur Misič et soudain transformée en décor fantastique.

13 Le premier de ces cauchemars nous replonge dans une atmosphère viennoise où la mort règne en maître et où les autopsies sont quotidiennes. Le docteur Misič croit voir alors un de ses anciens camarades d'université sur le point de disséquer la jeune femme qui deviendra l'objet de son désir : « C'était autrefois à Vienne, pendant ses études : un de ses collègues américains chantonnait le même air dans la salle d'anatomie tout en disséquant un bras de femme et en mangeant des petits pains »[13]. Dans cette citation, l'attitude sacrilège de l'Américain qui se rit de la mort contribue à créer un sentiment d'horreur chez le lecteur ; mais l'on retrouve également dans ces quelques lignes le caractère presque inhumain de la médecine viennoise qui réifie les corps dans un but scientifique. En outre, cette citation fait écho au témoignage d'Arthur Schnitzler, qui relate quelques-uns de ses souvenirs d'étudiant dans son autobiographie, et décrit le même type de scène:

> J'étais moi aussi plutôt enclin à exagérer un peu [...] mon indifférence envers l'image de l'homme réduit à l'état de chose, encore qu'en matière de cynisme, je n'allasse pas tout à fait aussi loin que d'autres, qui s'enorgueillissaient de dévorer de bon appétit leurs marrons grillés sur la table de dissection, voire sur le cadavre lui-même[14].

14 Dans sa nouvelle, Gjalski s'inspire donc de la réalité et dresse un portrait critique de la médecine viennoise ; mais il n'oublie pas de souligner également le rayonnement international de la ville de Vienne puisque c'est un Américain qui œuvre dans cette scène de fiction. Mais ce qui rend le cauchemar si terrible, c'est que le docteur Misič est

persuadé d'assister à l'autopsie d'une jeune femme encore vivante, et tente en vain d'arrêter le scalpel meurtrier de son compagnon : « Arrête ! elle n'est pas morte ! cria-t-il au nouveau venu. [...] – Tu sais bien que notre métier est comme celui des militaires, nous devons être prêts à faire notre devoir et à nous sacrifier constamment. J'ai mon devoir à faire ! »[15]. Outre le fait que cette scène préfigure la fin tragique de la nouvelle et l'autopsie que le héros devra pratiquer sur le corps inerte de la femme qu'il aime, elle renforce encore l'image d'une médecine viennoise déshumanisée. Alors que d'autres auteurs, comme Schnitzler, dénoncent le culte du diagnostic au détriment de la thérapie, Gjalski souligne donc l'horreur médicale dans un texte fantastique.

15 Néanmoins, la fiction ne semble pas si éloignée de la réalité dans la mesure où nombre de médecins viennois sont persuadés à l'époque que l'autopsie est la meilleure manière de découvrir la source d'un mal ! De plus, le cauchemar du docteur Misič illustre une peur bien réelle, répandue chez les anatomistes de la fin du XIX^e^ siècle : la peur des « inhumations prématurées ». En effet, l'on craint toujours de disséquer un être encore vivant et les frontières de la mort ne semblent pas clairement établies. Comme le rappelle Anne Carol dans son ouvrage intitulé *Les Médecins et la mort*, l'on distingue, au XIX^e^ siècle, différents degrés allant de la mort « apparente » à la « mort réelle »[16]. Et c'est cette mort « apparente », donnant au corps tous les aspects extérieurs du cadavre, qui suscite la peur que l'on retrouve dans la littérature. Ainsi, le premier cauchemar dans lequel apparaît la ville de Vienne mêle des éléments réels et fantastiques, et trouble toujours plus la frontière entre rêve et réalité dans l'esprit du docteur Misič comme dans celui du lecteur. Certes, si Gjalski choisit d'évoquer Vienne dans ce texte, c'est avant tout pour créer l'ancrage réaliste nécessaire aux nouvelles fantastiques : et quoi de plus vraisemblable à l'époque qu'un docteur formé à Vienne, dans la plus illustre des facultés de Médecine ? Mais peu à peu l'on constate que la ville se transforme elle-même en décor fantastique car l'auteur souligne à dessein son côté macabre.

16 Dans la suite de la nouvelle, le docteur Misič voit sa vie à nouveau perturbée, quelques jours plus tard, par un cauchemar dans lequel ressurgit la ville de Vienne. Dans ce rêve, une fois encore, la médecine et la mort semblent liées et créent un décor viennois sombre et inquiétant : « Cette fois, il était étudiant, à la faculté de Vienne, et se trouvait dans la salle d'anatomie. L'huissier lui disait qu'il lui avait procuré un corps entier à disséquer, qu'il s'était donné beaucoup de mal pour l'avoir, et que pour cette raison tous les autres lui en voulaient »[17]. Le corps dont il est question dans cette citation est, bien sûr, celui de la belle et mystérieuse jeune femme que Gjalski choisit de placer à nouveau sur la table d'autopsie, pour mieux renforcer l'étrangeté du rêve. Mais le plus terrifiant reste le sombre commerce entre l'huissier et l'étudiant en médecine car c'est un véritable trafic de corps humains dont il est question. Toutefois, cet horrible commerce n'a pas été inventé par l'auteur et c'est un fait avéré qu'à Vienne – comme à Paris ou à Londres à la même époque – les facultés de médecine et autres salles de dissection ont les plus grandes difficultés à se fournir en cadavres, au point que le corps devient une « denrée recherchée », selon le mot d'Anne Carol. Et l'on peut penser notamment au scandale provoqué par l'arrestation à Londres de Burke et Hare, deux criminels qui tuaient des gens pour mieux vendre leurs cadavres aux instituts de médecine[18]. Dès lors, l'on comprend mieux l'attitude de l'huissier qui peut sembler choquante à la première lecture du texte. Cet homme incarne en réalité un personnage type des récits fantastiques qui n'est autre que le fossoyeur de cadavres ; nombre

d'auteurs s'en sont inspirés, à l'image de Mary Shelley qui décrit, dans les premières pages du roman *Frankenstein*, un homme de science en quête de matériaux humains, parcourant les cimetières à la recherche de cadavres pour donner forme à sa créature. Ainsi, au fil des pages et des cauchemars, l'on voit apparaître dans *Le Rêve du docteur Misič* un nouvel aspect de la ville de Vienne, devenue source d'horreur et d'effroi.

17 Dans cette nouvelle, l'auteur entretient à dessein une image de la ville à tête de Janus car Vienne se révèle tantôt macabre et fantastique, tantôt réelle et tangible comme à la fin du texte. En effet, la ville est citée une dernière fois dans l'œuvre au moment où le docteur Misič semble sur le point de perdre la raison et de laisser le surnaturel envahir sa vie. Toutefois, à cet instant, Vienne n'est plus perçue comme une ville cauchemardesque mais comme une capitale scientifique, et redevient un argument d'autorité : « Mais trêve de plaisanteries ! Il est nécessaire que j'aille voir un spécialiste à Vienne. Il faut que je me place en observation. Ce serait tout de même affreux que je devienne fou »[19]. Une fois encore, Gjalski cherche à créer un effet de réel en citant cette capitale historique et culturelle, internationalement reconnue, mais il veut également troubler l'esprit de son lecteur. Car cette oscillation constante entre rêve et réalité, entre univers fictionnel et réel, enveloppe la ville de Vienne d'un halo de mystère ; et nous sommes bien loin, dès lors, de l'image d'une capitale impériale en déclin à la fin du XIX^e^ siècle.

18 Ainsi, avant même que ne s'épanouisse la « Modernité viennoise » qui redonnera ses lettres de noblesse à la ville dans le milieu artistique, et notamment pictural, Vienne est une source d'inspiration pour les écrivains européens au tournant du XIX^e^ siècle. Elle s'impose, dans la réalité et dans la fiction, comme une des plus grandes capitales scientifiques de la *Mitteleuropa*. Elle apparaît comme un haut lieu du progrès scientifique, un des fleurons de la médecine occidentale, et influence les écrivains médecins qui, comme Conan Doyle, vont assurer sa renommée par-delà les frontières. Mais elle se charge aussi de mystère et se change en décor fantastique sous la plume d'écrivains tels que Gjalski, qui exploite son côté macabre et inquiétant. Et au moment où des villes telles que Berlin brillent par leur jeunesse et leur dynamisme, Vienne, en capitale meurtrie et chargée d'histoire, se forge une image plus savante et plus sombre, comme en témoigne la littérature de l'époque.

NOTES

1. Michael Pollak : *Vienne 1900*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 1992, p. 9.

2. Rudolf Virchow est un anatomopathologiste qui exerce alors à la Faculté de Médecine de Berlin ; mais si la faculté berlinoise est réputée, il considère néanmoins Vienne comme l'aboutissement d'une carrière de docteur en médecine.

3. Jean Thuillier : *Franz Anton Mesmer ou l'extase magnétique*, Paris, 1988, Robert Laffont, p.178.

4. Arthur Conan Doyle : *Ma vie aventureuse*, Rennes, Terre de brume, 2003, p. 110.

5. Jean-Paul Bled : *Histoire de Vienne*, Paris, Fayard, 1998, p. 380.

6. *A Scandal in Bohemia* est le titre original de la nouvelle parue chez George Newnes en 1891.

7. La traduction française a quelque peu altéré le titre original du recueil, *Round the Red Lamp*.

8. Arthur Conan Doyle : « L'épouse du physiologiste », in : *Sous la lampe rouge*, Arles, Actes Sud, 2005, p. 137-138.
9. Arthur Schnitzler : *Une jeunesse viennoise*, Paris, Hachette, 1987, p. 89.
10. In : Arthur Schnizler, *Le professeur Bernhardi*, (trad. d' Henri Christophe), Arles, Actes Sud, 1994, p. 25.
Cf. Arthur Schnitzler: *Die Dramatischen Werke 2*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1972, S. 351: „ADLER, *etwas süß*: Was sind S' denn so streng mit mir, Doktor Pflugfelder ? Ich hab halt gemeint, daß eure Hauptstärke in der Diagnose liegt, nicht so sehr in der Therapie."
11. En allemand, « der Pflug » désigne la charrue, et « das Feld » le champ.
12. William M. Johnston : *L'esprit viennois*, Paris, PUF, 1985, p. 203.
13. « Le Rêve du docteur Misič » in : *La grande anthologie du Fantastique* vol. 1, Paris, Omnibus, 1996, p. 405.
14. Arthur Schnitzler : *Une jeunesse viennoise, op. cit.*, p. 123-124.
15. *Op. cit.*, p. 405.
16. Anne Carol : *Les Médecins et la mort*, Paris, Aubier, 2004.
17. *Op. cit.*, p. 410.
18. Cf. Albert S. Lyons et R. Joseph Petrucelli : *L'Histoire illustrée de la médecine*, Paris, Presses de la Renaissance, 1979, p. 517.
19. *Op. cit.*, p. 413.

RÉSUMÉS

À la fin du XIXe siècle, Vienne est une capitale impériale en déclin qui subit la concurrence de villes telles que Paris ou Berlin. Toutefois, elle demeure « la » capitale scientifique de la Mitteleuropa, et son université de médecine produit les plus grands spécialistes en anatomie de l'époque. Elle est considérée, ainsi, comme la « Mecque de la médecine », et son rayonnement dépasse largement les frontières de l'Autriche-Hongrie. Nombreux sont les écrivains étrangers qui séjournent alors à Vienne, à l'instar d'Arthur Conan Doyle ; cet « écrivain médecin » y découvre en 1891 le nihilisme thérapeutique qui caractérise la médecine viennoise et qui laissera une empreinte durable dans son œuvre. Mais si Conan Doyle célèbre la ville dans ses écrits, Arthur Schnitzler, formé à la faculté de médecine de Vienne, est de ceux qui critiquent cette médecine viennoise, comme en témoigne *Le Professeur Bernhardi*. Enfin, aux côtés des écrivains médecins, les auteurs fantastiques s'inspirent également de la ville de Vienne, à l'image de Ksaver Šandor Gjalski dans *Le Rêve du docteur Misič*. Dans cette nouvelle, Vienne n'est plus seulement une capitale des sciences, mais se transforme en véritable décor fantastique, sombre et inquiétant.

Ende des 19. Jahrhunderts ist Wien eine Reichshauptstadt im Verfall, die der Konkurrenz von Städten wie Paris oder Berlin ausgesetzt ist. Dennoch bleibt Wien „die" wissenschaftliche Hauptstadt Mitteleuropas, und die Wiener Universität bringt die damaligen medizinischen Koryphäen im Bereich der Anatomie hervor. Wien gilt als „Mekka der Medizin", und seine Ausstrahlung geht weit über die Grenzen Österreich-Ungarns hinaus. Viele ausländische Schriftsteller halten sich damals in Wien auf, wie zum Beispiel Arthur Conan Doyle; 1891 stößt dort der „Arztschriftsteller" auf den therapeutischen Nihilismus, der die Wiener Medizin kennzeichnet, und der dann auch eine nachhaltige Spur in seinem Werk hinterlässt. Aber

während Conan Doyle die Stadt in seinen Schriften zelebriert, steht der an der Wiener medizinischen Fakultät ausgebildete Arthur Schnitzler dieser Wiener Medizin äußerst kritisch gegenüber, wie auch sein *Professor Bernhardi.* Neben den Arztschriftstellern lassen sich auch fantastische Autoren von der Stadt Wien inspirieren, wie Ksaver Šandor Gjalski in *Der Traum des Doktors Misič*. In dieser Novelle ist Wien nicht nur eine Hochburg der Wissenschaften, sondern gibt auch noch eine echte fantastische, düstere und unheimliche Kulisse her.

INDEX

Mots-clés : Vienne, sciences

AUTEUR

ISABELLE PERCEBOIS

Université Paris-IV Sorbonne